

HOMÉLIE 3

«Je m'en réjouis, et je ne cesserai de m'en réjouir; car je sais que tout contribuera à mon salut par le secours de vos prières et par l'assistance de l'Esprit de Jésus Christ, selon mon espoir et mon attente; je sois sûr que je ne serai pas confondu, et qu'en parlant avec une pleine liberté, comme toujours, je glorifierai de nouveau le Christ dans mon corps, soit que je vive, soit que je meure.»

1. Une âme grande et pleine de philosophie ne saurait recevoir aucune atteinte des calamités du temps présent : ni les haines, ni les accusations, ni les embûches, ni les dangers ne peuvent lui nuire. Elle s'est comme réfugiée sur une haute cime, inaccessible à tout ce qui s'agite ici-bas et qu'on pourrait lui jeter des humbles régions de la terre. Telle était l'âme de Paul, placée au-dessus des hauteurs les plus sublimes, occupant le siège même de la philosophie spirituelle, de la vraie philosophie, car l'autre ne consiste qu'en paroles et n'est qu'un jeu d'enfant. Ce bienheureux avait contre lui l'empereur lui-même, et de plus tant d'autres ennemis qui le tourmentaient de mille manières, qui le poursuivaient des plus noires calomnies. Que dit-il néanmoins ? Non seulement je n'en éprouve aucune peine, je n'en suis pas abattu; mais encore a je m'en réjouis, et je ne cesserai de m'en réjouir;» ce n'est pas une joie de circonstance, elle durera toujours. Je sais que cela servira à mon salut éternel. Et comment n'en serait-il pas ainsi, quand les inimitiés et les jalousies dont je suis l'objet aident au succès de la prédication ? «Avec le secours de vos prières et l'assistance de l'Esprit de Jésus Christ, selon mon espoir et mon attente.» Voyez l'humilité de ce bienheureux : il soutenait des luttes continuelles, il avait accompli mille actions d'éclat, il était sur le point de saisir la couronne, il était Paul; que peut-on dire de plus ? et cependant il écrivait aux Philippiens : «Avec le secours de vos prières, je puis obtenir le salut.» Le salut, il l'avait mérité par des œuvres sans nombre. «Et l'assistance de l'Esprit de Jésus Christ.» Que veut-il dire par cette assistance ? Si la grâce m'est accordée, répond-il, par l'effet de vos prières; si je suis secouru, si je reçois l'Esprit avec plus d'abondance. On peut entendre aussi par le salut l'éloignement des dangers actuels : si je puis m'y soustraire comme je me suis soustrait aux premiers. Il avait dit de ceux-ci : «Dans ma première défense, personne n'est venu à mon secours; que cela ne leur soit pas imputé; mais le Seigneur m'a donné son assistance et m'a fortifié.» (II Tim 4,16-17) Ce qu'il dit maintenant renferme une prophétie : «Avec le secours de vos prières et l'assistance de l'Esprit de Jésus Christ, selon mon espoir et mon attente.» C'est ainsi que j'espère.

Il ne faut pas que nous nous en remettions entièrement à l'efficacité des prières qu'on fait pour nous, sans rien faire nous-mêmes : aussi dit-il ce qu'il apportera de son côté, l'espérance, cette source de tous les biens. Le prophète disait dans le même sens : «Que votre miséricorde, Seigneur, nous advienne, comme nous avons espéré en vous.» (Ps 32,22) Nous avons entendu la parole d'un autre : «Reportez vos regards sur les générations anciennes, et voyez si quelqu'un ayant espéré en Dieu, s'est trouvé confondu.» (Ec 2,11) Notre bienheureux a dit aussi : «L'espérance ne confond pas.» (Rom 5,5) Selon mon espoir et mon attente; car je suis sûr de n'être jamais confondu.» Voilà l'espérance de Paul, de ne jamais éprouver aucune confusion. Comprenez-vous ce que c'est que d'espérer en Dieu ? Quoi qu'il arrive, dit-il, je ne serai pas confondu; ce qui revient à dire : Mes ennemis ne prévaudront pas. « Parlant en toute assurance, comme toujours, je glorifierai de nouveau le Christ dans mon corps.» Eux espéraient l'envelopper de leurs ruses, le prendre comme dans un filet, et, par la chute de Paul, éteindre le flambeau de la prédication, en triomphant eux-mêmes. Il déclare que cela n'aura pas lieu. Je ne mourrai pas encore. «Comme toujours, je glorifierai de nouveau le Christ dans mon corps.» Que voulez-vous dire ? Je suis tombé souvent au milieu de périls où tout le monde désespérait de moi, et j' en désespérais moi-même car «nous avons entendu au dedans de nous une réponse de mort» (II Cor 1,9) et voilà que Dieu nous a délivrés de tous ces périls. C'est ainsi qu'il sera de nouveau glorifié dans mon corps. Que personne ne pense et ne dise : Et, si vous souffrez la mort, ne sera-t-il pas glorifié ? Sans doute, je le sais, répond l'Apôtre; aussi n'ai-je pas dit qu'il fut glorifié par la vie seule, et n'ai-je pas exclus la mort. Pour le moment je parle de la vie; car ils ne me feront pas mourir, et, s'il le faut, le Christ n'en sera pas moins glorifié. Je m'explique : il le sera par ma vie, parce qu'il m'aura délivré; il le sera par ma mort, parce que je l'aurai soufferte plutôt que de le renier. Lui-même m'inspire cette résolution, il m'a rendu plus fort que la mort : d'une part, il me soustrait au danger; de l'autre,

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

il ne permet pas que je tremble devant la tyrannie de la mort. Voilà comment la vie et la mort serviront à sa gloire.

2. S'il parle ainsi, ce n'est pas qu'il soit sur le point de mourir, c'est pour que ses disciples n'éprouvent pas un sentiment trop humain quand il souffrira la mort. Il éloigne d'eux la pensée que sa mort soit imminente, ce qui les aurait profondément affligés; et dans ce but il les console, comme s'il leur disait d'une manière formelle : Mon langage n'est pas celui d'un homme qui va mourir. C'est encore pour cela qu'il ajoute : «J'ai l'espoir et même la certitude que je resterai, que je resterai pour vous tous.» En déclarant qu'en aucun cas il ne sera confondu, il veut dire que la mort sera pour lui le plus grand bien, loin de le couvrir de honte. Pourquoi ? Je ne suis nullement immortel; mais j'aurai plus de gloire que si je l'étais; il est beau de braver la mort quand on est mortel, et ce n'est rien quand on ne l'est pas. Devrais-je donc mourir sur l'heure, qu'il n'en résulterait aucun déshonneur pour moi; mais je ne dois pas mourir. – Admirable langage, seule une âme chrétienne peut le tenir. – «En toute assurance.» Non, je ne serai pas confondu. Si la crainte de la mort m'avait enlevé cette assurance, c'est alors qu'il serait honteux de mourir; maintenant que ses menaces ne me causent aucune crainte, elle ne peut pas m'infliger un déshonneur. Soit donc que je vive, je ne serai pas humilié par la vie, puisque je prêche l'Évangile; soit que je meure, je ne serai pas humilié par la mort, n'ayant d'elle aucune peur et montrant toujours la même assurance. Si j'ai rappelé mes fers, ne regardez pas cela comme une honte; ils sont pour moi la source des biens les plus précieux, et d'un surcroît de confiance pour les autres. Ce n'est pas d'être enchaîné pour le Christ, c'est de trahir en quoi que ce soit les intérêts du Christ pour éviter les chaînes, qui doit nous faire rougir. Cela n'étant pas, les chaînes augmentent la confiance. Parce que j'ai souvent évité les pièges qu'on me tendait, ce dont je me glorifie devant les infidèles, si pareille chose n'arrive pas maintenant, ne pensez pas que ce soit une honte; ceci ne doit pas nous donner moins de confiance que cela.

Voyez comment il expose cette question en se mettant lui-même en scène. C'est ce qu'il a fait plus d'une fois ailleurs; ainsi, dans sa lettre aux Romains : «Je ne rougis pas de l'Évangile;» (Rom 1,16) et dans la première aux Corinthiens : «J'ai personnifié ces choses en moi-même et dans Apollo.» (I Cor 4,6) «Soit que je vive, soit que je meure.» Ce n'est pas un doute qu'il entend exprimer; il sait qu'il ne mourra pas dans cette circonstance, et que ce sera plus tard. Il y prépare cependant leur âme. «Le Christ est ma vie, mourir m'est un gain.» En mourant même, je ne mourrai pas, semble-t-il dire, ayant en moi la vie. Ils m'infligeraient une mort réelle, s'ils pouvaient par la terreur arracher la foi de mon âme; mais, tant que je posséderai le Christ, la mort fondrait-elle sur moi, je vivrai. Dans la vie présente même, vivre, pour moi c'est le Christ; la vie temporelle n'est rien à mes yeux. «En vivant dans la chair, je vis dans la foi.» (Gal 2,20) C'est ce que je dis encore : «Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi.» Voilà ce qu'un chrétien doit être. Se ne vis pas de ce qu'on appelle communément la vie. – Comment ne vivez-vous pas, ô bienheureux Apôtre ? Le soleil ne vous éclaire-t-il pas de sa lumière ? ne respirez-vous pas le même air que nous tous et ne prenez-vous pu la même nourriture ? Ne foulez-vous pas la terre que nous foulons ? n'avez-vous pas besoin comme nous de sommeil, de vêtement, de chaussure ? Comment dites-vous : «Je ne vis pas ?» que signifie cette fière parole ? qui la comprendrait ? – Ce n'est pas ici de l'ostentation; on pourrait le croire, si les faits même ne le confirmaient; mais, devant le témoignage des faits, cette accusation n'est pas possible.

Apprenons donc comment il ne vit pas, et nous saurons de même comment il a pu dire ailleurs : de suis crucifié au monde, et le monde est crucifié pour moi.» (Gal 6,14) Ecoutez dans quel sens il a dit : «Je ne vis plus;» puis encore : «Le Christ est ma vie.» Le nom de vie, mes bien-aimés, a des significations multiples, comme celui de mort. Il est une vie corporelle, il en est une dans le péché; car Paul a dit dans une autre circonstance : «Si nous sommes morts aux péchés, comment vivrons-nous encore dans le péché même ?» (Rom 6,2) Il est donc une vie de péché. Redoublez d'attention, je vous en conjure, pour que nous ne travaillions pas en vain. Il est une vie qui n'a pas de terme, qui s'affranchit de la mort; après celle-là vient la vie céleste. «Notre conversation, dit Paul, est dans les cieux.» (Phil 3,20) Il est une vie corporelle dont lui-même a dit : «Par lui nous avons la vie, le mouvement et l'être,» (Ac 17,28) Il reconnaît donc la vie matérielle, il ne nie pas celle du péché, dont vivent la plupart des hommes. Rien de plus vrai. Et comment vit celui qui ne s'attache pas à la vie présente ? comment vit ici-bas celui qui n'aspire qu'à la vie future ? comment vit celui qui méprise la mort ? comment vit enfin celui qui ne désire aucune des choses de la terre ? Représentez-vous un homme d'une nature de diamant; on a beau le frapper, il ne ressent aucune atteinte : tel était Paul. «Je vis, a-t-il pu dire, mais ce n'est plus moi,» ce n'est plus le

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

vieil homme. Il a dit aussi : «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?» (Rom 7,24) Vit-il donc en ce monde celui qui tient pour néant la nourriture, le vêtement, tous les biens de la vie présente ? On ne peut pas réellement dire de celui-là qu'il vive de vie naturelle, quand il fait si bon marché de tout ce qui la constitue. Nous qui y concentrons toutes nos sollicitudes, nous vivons de cette vie; mais lui, non, puisqu'il n'en tient aucun compte. Comment donc vivait Paul ? Nous disons bien nous-mêmes : Tel homme ne m'est rien, ne faisant rien qui me concerne; et nous disons également : Il n'existe pas pour moi. Que l'Apôtre ne rejette pas la vie matérielle, il le déclare ailleurs : «Si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est lui-même livré pour moi.» (Gal 2,20) Je vis d'une vie nouvelle bien différente de celle-ci.

3. Toutes ces choses, il les a dites pour la consolation des Philippiens. N'allez pas croire, leur signifie-t-il, que je doive être dépouillé de la vie présente; car, même en la possédant, je ne vis pas de cette vie, je vis de celle que le Christ demande. Dites-moi, celui qui méprise les richesses, la nourriture même, celui qui brave la faim et la soif, les dangers de toute sorte, qui ne se préoccupe ni de la santé ni de la vie, vit-il en réalité de cette vie terrestre ? Qu'est-elle pour un homme qui désire la donner, quand ce sera nécessaire, et qui ne la défend pas ? Absolument rien. Mais il faut que, par un exemple je rende cette vérité plus évidente. Supposez un homme ayant de vastes possessions, des serviteurs en grand nombre, des monceaux d'or, et qui n'en fait aucun usage; est-ce qu'il est vraiment riche de pareilles richesses ? Nullement. Supposez en outre qu'il voit ses enfants dissiper ses biens dans un tourbillon de désordres, sans en avoir le moindre souci; ajoutez qu'il se laisse frapper sans se plaindre : dirons-nous de lui qu'il est au sein de l'opulence ? Assurément non, quoi qu'il en soit de sa fortune. Voilà l'image de Paul. «Le Christ est ma vie,» nous dit-il; si vous voulez connaître l'essence de cette vie, ne la cherchez pas ailleurs. «Et la mort m'est un gain.» Pourquoi ? Parce que alors je le verrai à découvert, je lui serai plus uni. Mourir, c'est donc éminemment vivre. Ceux qui me tueront ne me causeront aucun préjudice; ils m'enverront à ma véritable vie, en me délivrant de celle qui ne me sert de rien. – Quoi donc ? tant que vous êtes sur la terre, n'appartenez-vous pas au Christ ? – Sans réserve. «Si la prolongation de ma vie dans ce corps mortel me promet le fruit des bonnes œuvres, je ne sais que choisir.» De peur qu'on ne lui demande pourquoi le Christ le laisse sur la terre, du moment où la vie n'est pas là, il parle «du fruit des bonnes œuvres.» Nous pouvons donc user avantageusement de la vie présente pourvu que nous ne vivions pas comme la foule. Il le dit pour que vous ne l'accusiez pas de blasphème contre la vie, pour que vous ne puissiez pas dire : Si nous ne gagnons rien à vivre ici-bas, pour quelle raison ne nous donnons-nous pas la mort ? Gardez-vous d'une telle supposition, nous dit-il; il nous est donné de faire un gain réel eu ce monde, mais en vivant d'une vie tout autre que celle-ci.

Quelqu'un insistera peut-être : Est-ce que cela vous est avantageux ? N'en doutez pas, répond-il. Où sont maintenant les hérétiques ? Vous le voyez, vivre dans ce corps mortel, c'est ce qu'il appelle le fruit des bonnes œuvres. Comment ce fruit nous est-il parvenu ? – «En vivant dans la chair, je vis aussi dans la foi.» De là les fruits des bonnes œuvres. «Je ne sais que choisir.» Quelle philosophie dans ce langage ! Comme il repousse le désir immodéré de la vie présente, sans toutefois réprouver cette vie ! «La mort n'est qu'un gain,» il condamne la cupidité; en ajoutant ensuite : «Vivre dans ce corps mortel, c'est le fruit des bonnes œuvres,» il enseigne la nécessité de cette vie temporelle. Comment ? Si nous en usons comme il le faut, si nous portons du fruit; car, dès qu'elle est infructueuse, ce n'est pas même une vie. Les arbres qui ne portent pas de fruit, nous les traitons comme des arbres morts, nous les jetons au feu. La vie doit être mise au nombre des choses indifférentes par elles-mêmes : il dépend de nous de faire qu'elle soit un bien ou qu'elle soit un mal. Ne détestons pas la vie, puisqu'il nous est permis de vivre pour le bien; nous ne devons pas même la condamner, alors que nous en faisons un mauvais usage. Pour quelle raison ? Parce qu'elle n'en est nullement la cause, et que nous devons en accuser uniquement la dépravation de notre volonté. Dieu vous a donné de vivre, afin que vous viviez pour lui : et vous, en vivant dans le péché par votre volonté perverse, vous assumez la responsabilité de tout le mal. – Que dites-vous, ô Paul ? expliquez-moi ce mystère, vous ne savez que choisir ? – C'est une grande chose qu'il nous révèle; il était maître de quitter le monde; quand nous avons le choix, nous sommes maîtres. «Je ne sais que choisir,» a-t-il dit. – C'est donc une décision qui dépendra de vous ? – Oui certes, si je voulais seulement demander cette grâce à Dieu.

«Je me sens pressé des deux côtés, ayant le désir ...» Remarquez la tendre affection de ce bienheureux Paul : il les console en leur montrant qu'il est libre de choisir, que la méchanceté des hommes ne dispose pas de lui, qu'il est dans les mains de la Providence.

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

Pourquoi donc, leur dit-il, la mort vous accable-t-elle de tristesse ? mieux vaudrait qu'elle fût arrivée déjà. I>Etre délivré de ces chaînes, pour aller avec le Christ me serait bien plus avantageux; mais il est plus nécessaire pour vous que je reste dans la chair.» Ainsi les disposait-il à recevoir avec courage la nouvelle de sa mort, ainsi les formait-il à la divine philosophie. Le bien, c'est d'être délivré, d'aller avec le Christ; car la mort par elle-même est également au nombre des choses indifférentes. Ce n'est pas la mort qui est un mal, le mal est dans les supplices qui la suivent : la mort n'est pas non plus un bien, le bien consiste à s'en aller avec le Christ. En réalité, les biens et les maux n'existent qu'après la mort. Ne pleurons donc pas indistinctement sur tous ceux qui meurent, ne nous réjouissons pas indistinctement à propos de tous ceux qui vivent. Comment devons-nous agir ? Pleurons sur les pécheurs, non seulement quand ils meurent, mais encore pendant leur vie : réjouissons-nous à l'occasion des justes, non seulement pendant leur vie, mais encore et surtout quand ils meurent. Les premiers sont morts alors même qu'ils vivent, et les seconds possèdent la vie dans la mort. Ceux-là devraient être pour tous un sujet de larmes, bien qu'ils soient vivants, parce qu'ils offensent Dieu : ceux-ci doivent être proclamés heureux quand ils quittent la terre, parce qu'ils vont avec le Christ. Où qu'ils se trouvent, les pécheurs sont toujours loin du Roi; et c'est pour cela qu'ils doivent exciter la compassion. Les justes, ici-bas ou là-haut, sont constamment avec le Roi, mais là-haut d'une manière supérieure et plus rapprochée, non plus par l'image et par la foi, mais «face à face,» comme s'exprime Paul. (I Cor 13,12)

4. Ce n'est donc pas tous les morts que nous devons pleurer, pleurons uniquement ceux qui meurent dans le péché : seuls ils sont dignes de gémissements et de larmes. Quel espoir, je vous le demande, quand on arrive avec ses péchés dans un monde où les péchés ne sont plus remis ? Tant qu'ils étaient sur la terre, on avait tout droit d'espérer qu'ils changeraient peut-être, qu'ils deviendraient meilleurs; mais de quels irrémédiables regrets ne sont-ils pas dignes, quand une fois ils sont tombés dans l'enfer, où la pénitence est complètement stérile ? «Dans l'enfer, s'écrie le Psalmiste, qui vous confessera, Seigneur ?» (Ps, 6,6) Pleurons ceux qui meurent de la sorte, je ne le défends pas; pleurons-les, sans toutefois nous déshonorer nous-mêmes, sans nous arracher les cheveux, nous lacérer le visage, mettre nos bras à nu, affecter des airs lugubres, c'est à part et dans notre âme que nous devons verser des pleurs amers. Il n'est pas nécessaire de déployer cette pompe pour pleurer nos morts. Gardons-nous de ces démonstrations puérides qui sont d'usage parmi nous et qui nous rendent semblables à des enfants. Ces clameurs qui retentissent sur la place publique ne partent pas d'une sincère douleur, c'est de l'ostentation, de la vaine gloire, une parade sans réalité; c'est pour cela que l'on trouve tant de femmes qui réduisent la douleur en art. Gémissiez dans votre demeure, pleurez sans témoins; ce sera de la vraie commisération, vous y trouverez vous-mêmes votre avantage. Celui qui pleure ainsi veillera beaucoup plus à ne pas tomber dans la même situation; le péché lui causera désormais de plus vives craintes. Pleurez sur ceux qui n'ont pas embrassé la foi, pleurez sur ceux qui ne diffèrent en rien des infidèles, sur les morts qui sont partis de ce monde sans avoir reçu l'illumination ou le sceau divin. En voilà qui méritent nos gémissements et nos cris de douleur; ils sont hors de la demeure royale, confondus avec ceux qui restent soumis au châtement, avec ceux qui sont condamnés. «En vérité je vous le dis, si quelqu'un n'est pas né de l'eau et de l'Esprit, il n'entrera pas dans le royaume céleste.» (Jn 3,3) Gémissiez sur les riches qui sont morts sans avoir tiré de leurs richesses aucun bien pour leur âme, sur ceux qui, pouvant obtenir la rémission de leurs péchés, n'ont pas voulu prendre les moyens nécessaires.

Ceux-là, pleurons-les en public comme en particulier, mais toujours avec décence, sans compromettre notre dignité, sans nous donner en spectacle; pleurons-les, non un jour, mais pour tout le reste de notre vie. De telles larmes ne sont pas celles d'une aveugle émotion, elles viennent d'un amour sincère. Ce qu'une aveugle émotion produit, s'efface et disparaît vite : ce qui est consacré par la crainte de Dieu, dure à jamais. En les accompagnant de nos larmes, secourons-les de tout notre pouvoir, procurons-leur quelque soulagement, bien faible sans doute, et toutefois un véritable soulagement. De quelle façon et par quels actes ? En priant nous-mêmes pour eux, en demandant aux autres de leur accorder aussi le secours de leurs prières, en répandant à leur intention de continuelles aumônes. Ce sont là des moyens efficaces d'allégement; Dieu nous le dit en ces termes : «Je protégerai cette ville à cause de moi, et puis à cause de David mon serviteur.» (IV R 20,6) Si le simple souvenir du juste eut un tel pouvoir, que ne pourront pas les œuvres accomplies pour le défunt ? Ce n'est pas en vain que les apôtres nous ont fait une loi de rappeler pendant les redoutables mystères ceux qui nous ont précédés; ils savaient qu'il en résulterait pour eux un précieux avantage, un grand soulagement. Quand le peuple tout entier se tient les mains étendues, en présence de cette

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX PHILIPPIENS

couronne de prêtres, dans l'accomplissement de ce sacrifice qui nous saisit d'une sainte frayeur comment n'apaiserions-nous pas la colère divine en implorant la miséricorde pour eux ! Cela regarde ceux qui sont morts dans la foi; mais les catéchumènes n'ont pas droit à la même consolation, sont privés de semblables secours, un seul excepté. Et quel est celui qu'ils peuvent recevoir ? L'aumône faite en leur nom, voilà ce qui peut leur apporter un certain soulagement; Dieu veut que nous nous aidions ainsi les uns les autres. Pourquoi donc nous a-t-il ordonné de prier pour la paix et le bon ordre du monde, pour tous les hommes sans exception ? Là se trouvent néanmoins les malfaiteurs de toute sorte, les spoliateurs de tombeaux, ceux qui commettent la rapine ou la fraude, des êtres enfin couverts de crimes; et nous prions pour tous, ne regardant pas comme impossible qu'il se produise chez eux un mouvement de conversion. Si nous prions pour des vivants qui ne diffèrent en rien des morts, il nous est bien permis de prier pour ces derniers.

Job priait pour ses enfants, et les délivrait ainsi de leurs fautes : «De peur qu'ils n'aient peut-être eu quelques mauvaises pensées dans leur cœur.» (Job 1,5) C'est la vraie sollicitude pour les enfants. Il ne disait pas, comme disent aujourd'hui la plupart des hommes : Je leur laisserai de grands biens; il ne disait pas : Je leur donnerai la gloire, je leur achèterai de hauts emplois ou de vastes terres. Que disait-il donc ? «Je crains qu'ils n'aient offensé Dieu dans leur cœur.» De quelle utilité pourraient leur être des choses qui restent ici-bas ? Absolument d'aucune. Je leur rendrai propice le Roi de l'univers, et rien désormais ne leur manquera. C'est le mot du Psalmiste : «Le Seigneur me nourrit, et je ne manquerai de rien,» (Ps 22,1) Telle est la grande richesse, tel est le vrai trésor. Rien ne nous manque, si nous avons la crainte de Dieu; si nous ne l'avons pas, serions-nous même investis de la puissance royale, nous sommes au dernier degré de dénûment. Il n'est pas d'homme comparable à celui qui craint Dieu; et l'Écriture le dit encore : «La crainte s'élève au-dessus de tout,» la crainte du Seigneur. (Ec25,14) Ayons cette crainte, tâchons de l'acquérir à tout prix; faudrait-il donner la vie même, se laisser hacher, n'hésitons pas : mettons tout en œuvre pour posséder ce sentiment. Nous serons dès lors les plus opulents des hommes, et nous obtiendrons de plus les biens à venir, par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.